Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 8 (1872)

Heft: 13

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

GENÈVE. 1er JUILLET 1872
8me année. N° 13.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

et paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Appel du Comité-Directeur. — Littérature pédagogique de l'Italie. — Critique historique. — Correspondance vaudoise. — Partie pratique. — Poésie.

APPEL

Le Comité-Directeur de la Société des Instituteurs de la Suisse romande aux membres du Corps enseignant de la Suisse et de l'Etranger, aux Autorités scolaires et à tous les Amis de l'Instruction.

CHERS COLLÈGUES ET AMIS,

Les 29, 30 et 31 juillet prochains, notre Association doit tenir à Genève son IVe CONGRÈS BISANNUEL. C'est avec confiance que nous adressons cet appel aux hommes d'école. « Succès oblige. » La réussite des trois réunions précédentes ne nous laisserait aucun doute sur votre empressement, alors même que des circonstances particulières ne viendraient pas augmenter nos espérances.

Les encouragements affectueux, les adhésions sympathiques qui nous parviennent de toutes parts nous font un devoir d'an-

noncer l'arrivée en grand nombre des courageux champions qui, en France, en Belgique, en Italie, etc., tiennent haut et ferme le drapeau de la pensée, de la conscience et de l'indépendance humaines.

Venez jeter à Genève les bases d'une alliance européenne tendant à diriger les efforts des instituteurs vers un but commun : l'affranchissement intellectuel et moral de l'individu.

A côté d'eux vous accueillerez joyeusement les compagnes de vos travaux que nous convions à cette fête. Avec quel bonheur n'ouvrirons-nous pas nos rangs à ces âmes d'élite, à ces cœurs dévoués, à ces institutrices modestes et laborieuses qui sèment dans le cœur de l'enfance les germes féconds destinés à produire des hommes, des citoyens! Venez leur prouver votre estime et votre respect!

Les préoccupations les plus élevées se mêleront aux épanchements de l'amitié.

En discutant vos droits et vos devoirs, en vouant votre attention au perfectionnement des méthodes et manuels dégagé de tout empirisme, en consacrant vos efforts à la propagation des moyens de développer harmoniquement les facultés physiques, vous activerez l'essor de l'instruction populaire, vous consoliderez les bases de nos institutions républicaines, vous travaillerez au bonheur de la Patrie!

Chers Collègues de la Suisse allemande!

Pour assurer la prospérité de la Suisse, toutes les préventions disparaissent; les divergences qui peuvent avoir couvert d'une froideur momentanée l'effusion des sentiments de concorde s'effacent devant la perspective d'horizons plus vastes et plus calmes.

Nous avons une grande tâche à remplir, nous, les apôtres de la paix.

Il y a deux ans, s'inaugurait une ère de deuil et d'horreurs. Les terribles conséquences de ce cataclysme ont dessillé bien des yeux, trahi bien des faiblesses, découvert bien des abîmes. L'auréole de la civilisation, ternie d'un reflet sanglant, cherche un éclat nouveau dans la diffusion des lumières, dans les progrès de l'art et de la science. Pour cela, notre concours est indispensable. Puissent nos travaux accélérer le mouvement des idées pédagogiques et l'amélioration du sort des instituteurs

dans tous les pays! Puissions-nous ouvrir la période d'apaisement et de fraternité.

Pénétrés de ces sentiments, venez nombreux, accourez en foule sur les rives enchanteresses de notre Léman.

Dans la cité de Rousseau, de Mme Necker, vous trouverez des mains tendues qui presseront les vôtres, des cœurs vibrant d'un saint enthousiasme, des lèvres ouvertes pour répéter avec vous notre belle devise : *Dieu! Humanité! Patrie!*

Genève, le 26 juin 1872.

Le Comité-Directeur :

E. Cambessedes, *président*. A. Gavard, *vice-prés.* P. Pautry, *trésorier*. J. Pelletier, J. Dussoix, *secrétaires*.

Nous engageons vivement les sociétaires à étudier les chœurs de la fête dont la répétition générale aura lieu, suivant le programme, le lundi 29 juillet, de 8 h. à 9 1/2 h. Il faut que cette partie importante réussisse; c'est affaire de bonne volonté.

Le Comité invite MM. les rédacteurs de journaux et sténographes qui désireraient avoir des places réservées lors du Congrès, à bien vouloir se faire inscrire, d'ici au 15 juillet prochain, auprès de M. Cambessedes, président, Genève.

Un supplément à ce numéro contiendra le programme détaillé de la fête et tous les renseignements nécessaires.

Littérature pédagogique de l'Italie (1871-72)

La pedagogia mira all'Educazione dell'uomo intiero (1).
Lambruschini.

L'Italie est décidément en progrès. L'éducation publique y est l'objet d'une sollicitude qu'attestent la nombreuse publication de livres et de journaux pédagogiques dans toutes les parties de la péninsule, l'importance donnée au Congrès pédagogique, la participation des deux sexes et de toutes les classes de la société à l'avancement intellectuel et la fondation d'établissements d'éducation pour les deux sexes, à commencer par

(1) La pédagogie doit viser à l'éducation de l'homme tout entier.

les *Jardins d'enfants* qui ont pris un essor remarquable depuis quelques années.

En attendant que nous puissions étudier plus à fond ce mouvement scolaire de la terre natale de Victorin de Feltre, le grand éducateur du 15me siècle, jetons un rapide coup d'œil sur les recueils et les livres qui nous sont parvenus depuis un certain temps.

Milan, Venise, Turin, Florence et Naples sont toujours les principaux centres de la bibliographie scolaire.

A *Milan,* la patrie du pédagogue Bagutti et du philanthrope Beccaria, paraissent deux revues considérables, la *Patria e famiglia,* de M. Joseph Sacchi et l'*Enrico Pestalozzi* ou l'*Educazione nuova* (l'*Education nouvelle*), de M. Vincent de Castro. Le premier de ces recueils, organe des Congrès pédagogiques, en est à sa douzième année d'existence, et contient un grand nombre d'articles de fonds roulant la plupart sur des actualités scolaires, la pédagogie italienne et étrangère. De concert avec Mlle *Veruda,* inspectrice de l'asile de Saint-Martial, à Venise, M. *Sacchi* a publié des leçons de choses sous ce titre : *Premières idées sur l'homme, les animaux, les plantes et premières notions de géographie* (1) Cette publication, formant une sorte d'encyclopédie enfantine par demandes et réponses, est accompagnée de planches, représentant de petites constructions à l'usage des salles d'asile et des linéaments topographiques très bien exécutés, dans le goût classique propre à la patrie du grand géomètre Archimède et des fameux architectes Michel-Ange et Palladio.

« La famille humaine (dit M. Sacchi dans les courtes instructions dont il a fait suivre le travail de Mlle Veruda) est appelée à marcher en avant. Malheur à qui voudrait arrêter son essor. »

Interrompu (je ne sais pour quel motif) pendant les premiers mois de cette année, le recueil de M. Sacchi a recommencé à paraître, et c'est pour pousser un cri d'alarme, à la vue du grand nombre d'enfants italiens qui sont encore privés du pain de l'instruction.

« Il y a encore, dit M. Sacchi, 6411 coins de la terre italienne qui n'ont pas d'école et deux millions d'enfants des deux sexes qui ne reçoivent aucune culture. »

Une autre plaie désole l'Italie, c'est l'accroissement inquiétant des délits et des crimes. Chaque année, plus de 400,000 personnes sont appelées à rendre compte de leurs actes devant les tribunaux. On voudrait pouvoir se dire que l'ignorance est la cause unique du mal. Mais la statistique prouve que les délits et les crimes ont augmenté aussi dans les parties du pays où il y a le plus de lumières et d'écoles. L'école ne suffit

(1) *Prime idee su l'uomo,* etc., etc., chez Brigola, Milan. 300 pages.

donc pas à créer des âmes honnêtes. On attribue à quatre causes principales cette recrudescence du vice : l'obscurcissement du sens moral qui résulte de l'affaiblissement de la foi dans un autre monde, la soif effrénée de la fortune, la tendance à se faire justice à soi-même et la lâcheté qui recule devant les devoirs de la vie et de sa position. Les pédagogues les plus illustres de l'Italie se préoccupent de cet état de choses. Et si on en croit le vénérable *Lambruschini*, le Nestor des éducateurs italiens, et ces hommes éminents, Mamiani, Cesare Cantù, Tommaseo (l'auteur des droits et devoirs d'un bon Italien), Licy, Garelli, De Amicis, Visconti Venosta, Bernardi, Ricotti, Strafforello, Carcano, Lessona, la question du bien et du mal gît tout entière dans la direction à donner à l'école et dans la manière d'entendre le sacerdoce éducatif.

C'est cependant un symptôme bien réjouissant pour l'avenir de la péninsule que le grand nombre de personnes du sexe que renferme le personnel enseignant de ce pays. M. Sacchi n'en compte pas moins de 10,000 appelées à inculquer les éléments à l'enfance. Dans ce nombre se trouvent un assez grand nombre de sœurs enseignantes. M. Sacchi fait des vœux pour que l'éducation se donne plutôt par ceux et celles qui vivent de la vie publique avec une grande liberté dans les méthodes, mais aussi sous le contrôle incessant de l'opinion publique.

Recherchant les premières traces de la doctrine éducative chez les anciens peuples de l'Italie, M. Sacchi, à l'exemple du grand philosophe Romagnosi, son compatriote, les trouve chez Pythagore, dont Pestalozzi n'aurait fait que restaurer l'antique tradition en la combinant avec des idées modernes.

Le nom de Pestalozzi est devenu le mot de ralliement de la pédagogie italienne et figure en tête du recueil de M. *Vincent de Castro* qui en est à sa première année. Cette publication a spécialement pour objet l'organisation des jardins d'enfants ou des écoles frœbeliennes. Cette institution qui a tant de peine à se naturaliser chez nous, en Suisse, a pris grande faveur depuis 1869 dans la péninsule.

« Oh! qu'y a-t-il de plus beau, s'écrie M. de Castro, que le petit enfant au milieu des fleurs de ces jardins. Fleur lui-même, il sourit à ses frères; symbole de la vie et de l'innocence, il se meut dans la vie et l'innocence. Quelle plus sainte chose y a-t-il au monde que l'enfant et la fleur, et qu'y a-t-il de plus digne de contemplation que ces deux pures créatures de Dieu? De même que l'arbre est tout dans son germe, tout l'homme est dans l'enfant. De même, l'œuvre d'un enfant est toujours l'œuvre de sa mère. Plutarque, le plus ancien peut-être des connaisseurs des secrets de l'éducation humaine, nous a légué

par écrit cette sentence d'or : « C'est autour du berceau et dans les mains de la nourrice que se trouve le premier et le principal des gouvernements (1). »

Un souffle passablement idéaliste et poétique en quelque sorte a passé, comme on voit, dans la littérature scolaire de l'Italie et anime, en particulier, les propagateurs de l'institution frœbelienne. L'un des plus actifs est le professeur ***Adolphe Pick*** que le ministre Correnti a chargé de donner l'enseignement relatif aux Jardins d'enfants à l'école normale féminine de Venise.

Désireux de faire rayonner au loin l'idée qu'il représente, M. Pick a fondé, sous le nom d'***Education nouvelle***, un petit recueil périodique qui a été couronné au Congrès pédagogique de Naples, en même temps que le ***Progrès éducatif*** du professeur universitaire Fusco.

Fusco, Edouard, est pour *Naples*, l'un des principaux promoteurs de la culture intellectuelle et de la pédagogogie. Un des derniers numéros de sa revue mensuelle renferme un intéressant parallèle de Pestalozzi et de Frœbel, traduit de l'allemand de Goldammer, et composé par ce dernier pour la Société de l'éducation populaire de Berlin. Avec M. Pick, à Venise, M. Fusco de Naples, sert ainsi d'intermédiaire entre la science allemande et l'école italienne.

Le grand mérite de Pestalozzi, selon Goldammer, est d'avoir trouvé une loi fondamentale pour l'éducation entière et d'avoir le premier découvert une méthode. Cette méthode, c'est l'intuition exprimée par le *mot, le nombre et la forme*. Mais, comme l'avaient déjà fait observer d'autres pédagogues (le P. Girard, un des premiers), *le mot, la forme et le nombre* ne résument, n'épuisent pas toutes les formes primitives de la pensée. « L'homme a le sens du lieu, celui de la couleur (nous ajouterons celui du son), et à chacun de ces sens correspondent des directions spéciales et propres du développement intellectuel de l'homme. Ainsi sur le sens de la couleur se fonde une partie de la physique et de la peinture; sur le sens du lieu, la géographie et l'astronomie; sur le sens de l'activité, la géologie, la chimie, l'histoire de l'humanité. A Frœbel était réservé le mérite de compléter l'œuvre de Pestalozzi en élargissant sa conception. »

Ce langage un peu abstrait nous transporte dans le domaine

(1) La Société promotrice des Jardins d'enfants, présidée par M. de Castro, a mis au concours les ouvrages suivants : Un manuel à l'usage des mères et des Jardins d'enfants, un Syllabaire objectif, des causeries enfantines, comme celles de Frœbel, Madame Carpentier, Louis Sailer, etc., etc. ; un chansonnier pour les Jardins d'enfants. Les manuscrits doivent être envoyés à M. de Castro, à Milan, rue St-Vincent, 3. Le concours est ouvert jusqu'en août 1872. Les ouvrages qui seront mis en première ligne recevront une médaille d'or de 1000 fr. ; une médaille d'argent sera accordée aux numéros 2, 3, 4. Les prix seront décernés au Congrès de Venise.

de la spéculation pure. L'éducation certainement n'est pas un art mécanique, ni une simple affaire d'application; c'est une science et une philosophie. Mais à cette philosophie, il faut toujours le bon sens pour guide et le système ne doit pas tuer la réalité, comme cela n'a lieu que trop souvent dans les abstractions de la philosophie transcendantale.

C'est à ce sage éclectisme que s'est attaché le P. Girard. Pestalozzi lui-même n'était pas non plus le philosophe abstrait qu'on se figurerait d'après certains ouvrages qui portent son nom, mais qui sont sortis de la plume de son collaborateur Niederer d'Appenzell, celui qu'on a surnommé le *philosophe de la méthode*. Personne n'a jugé plus sévèrement ces faiseurs de systèmes après coup, ces théoriciens de sa méthode, que Pestalozzi lui-même, quand il disait au P. Girard à Yverdon, en 1810 : « Ces jeunes gens ont gâté toute mon affaire (*Dise jungen Lüt han mir alles verta*).

A Naples, paraît aussi l'*Ami des Ecoles populaires*, de M. Mauro Valente, qui en est à sa douzième année et que nous regrettons de ne recevoir qu'à la dernière heure.

A *Turin*, patrie de Gioberti, d'Azeglio, de Rayneri, le philosophe éducatif, la pédagogie a plusieurs représentants distingués, parmi lesquels nous avons déjà nommé, dans un article antérieur, MM. *Lanza*, *Garelli*, auteurs de plusieurs ouvrages utiles ou importants, et auxquels nous devons joindre le professeur *Comba*, rédacteur de l'*Instituteur*, feuille hebdomadaire, plus pratique, mais plus officielle aussi que les autres. M. Comba est également auteur d'un traité de géographie théorico-pratique, comme il l'a nommé, pour les Gymnases, les Ecoles normales et spéciales. Pour être pratique, cette grammaire n'en est pas moins solide et nous apprend l'existence de beaucoup d'autres livres italiens qui ne sont pas même connus dans le pays de langue française où plusieurs mériteraient les honneurs de la traduction. Je cite, en passant, la *Géométrie astronomique de Passano*, la *Terre de Pozzi*, *l'Italie économique en 1870*, de Maestri.

M. Comba connaît aussi les Français, et cite Lavallée, Cortambert... La population de l'Italie est évaluée par notre géographe turinois, à près de 25 millions, c'est-à-dire en chiffres exacts à 24,914,317. En parlant des villes, M. Comba n'a garde d'oublier les hommes illustres que chacune a produits et dont le nombre et le génie assureraient déjà à l'Italie un des premiers rangs parmi les nations et font justice de préjugés encore répandus contre les peuples de la péninsule.

A Turin, nous trouvons aussi un statisticien de l'instruction publique, M. Daniel *Sassi*, fondateur et secrétaire de la Société philotechnique. Les *Notes statistiques* de M. Sassi forment un

charmant opuscule diamant et s'ouvrent par ce mot pittoresque et juste : *L'avenir des nations se trouve sur le plancher des écoles.*

« Vico, le philosophe de l'histoire (dit M. Sassi) déclare implicitement que la grandeur et la puissance des nations dépendent du savoir et ne fait, au reste, que paraphraser le théorème de Bacon : Le pouvoir de l'homme est en raison de son savoir. »

Mais M. Sassi avoue que l'Italie a encore beaucoup à faire pour occuper la place à laquelle elle doit aspirer et prétendre parmi les nations civilisées. Et cependant ses notes statistiques dont je ne puis ici qu'indiquer le riche contenu, présenté sous la forme la plus laconique, donne à la péninsule 6,735 étudiants répartis dans 19 Universités (1), un Institut d'études pratiques à Florence, une Académie scientifico-littéraire à Milan, une Ecole royale d'application à Turin, avec 196 élèves, un Institut technique à Milan, l'Ecole des ingénieurs à Naples, avec 111 élèves, une Ecole normale supérieure à Pise, avec 28 élèves, un collége médical à Naples, des Ecoles vétérinaires à Naples, Milan, Turin, des Lycées fréquentés par 4878 jeunes gens, des Gymnases où étudient 20,000 élèves, des Ecoles techniques que suivent 16,957 autres, des Ecoles élémentaires peuplées de 1,102,721 enfants des deux sexes, et des Ecoles privées suivies par 115 mille 140. Dans le royaume, il y avait, en 1864, 32,000 personnes enseignantes, dont 8,790 (par conséquent le quart) appartiennent au clergé.

A Florence, le plus célèbre des pédagogues est toujours *Raphaël Lambruschini,* que son âge avancé n'empêche pas de rajeunir chaque année sa gloire par de nouveaux titres à l'amour et à l'admiration de ses concitoyens. Alliant les grâces du style à l'élévation de la pensée, abreuvé aux sources de l'antiquité classique et de la littérature sacrée et civile, l'auguste vieillard vient de résumer ses méditations et ses expériences dans un lumineux et éloquent volume de plus de 300 pages intitulé: *Dialogues sur l'instruction* (2),qu'on dirait échappé à un Platon renaissant de ses cendres sur les bords poétiques de l'Arno pour instruire et améliorer les hommes. Dans ses Dialogues écrits à la façon de ceux du chef de l'Académie d'Athènes, Lambruschini se met en scène sous un nom d'emprunt avec deux de ses amis, Caponi et Ridolfi, et discute avec eux les questions les plus profondes et les plus actuelles de l'éducation dont il cherche les principes fondamentaux, non dans les abstractions et des théories factices, mais dans le bon sens, la

(1) Il y en a une vingtième, celle de Naples où les inscriptions ne se font pas et qu compte environ 1300 étudiants.

(2) *Della istruzione, Dialoghi* di Rafaello Lambrurchini. Firenze. Le Monnier. 1971.

nature, dans cette société naturelle qu'on nomme la famille. Si d'autres se réclament de Pestalozzi qu'ils ne connaissent le plus souvent que par les livres de ses disciples ou une tradition plus ou moins exacte, lui, c'est du Père Girard qu'il s'inspire dans ses dialogues, comme il s'en inspirait déjà, il y a plus de trente ans, quand il commençait chez Vieusseux, à Florence, sa belle et féconde publication de l'*Educatore,* la première revue sérieuse de pédagogie qu'ait eue la péninsule. A l'exemple de Girard, il combat les erreurs de l'idéalisme excessif qui fait du *moi* le centre et l'objectif de toute chose et s'élève contre ce réalisme non moins dangereux qui veut tout démontrer par A plus B et n'admet que les vérités de l'entendement et de la perception matérielle. « Je remarque, dit l'un des trois interlocuteurs toscans, que les sciences qui attirent à elles les sollicitudes de l'enseignement privé et public, ce sont les sciences physiques, naturelles, chimiques, c'est-à-dire celles dont l'objet est la matière et qui ont le plus de relation avec les arts mécaniques, le commerce, l'industrie, en un mot, celles qui servent à procurer aux hommes les nécessités et les agréments de la vie. Les mathématiques sont en grand honneur, mais plutôt comme auxiliaires et instruments de sciences dont nous venons de parler que comme propres à scruter les grands mystères du temps et de l'espace. La grammaire, d'abord tenue en mépris et en aversion, puis rendue pénible et obscurcie pour les jeunes intelligences sous forme d'analyse logique est pourtant susceptible de devenir l'ornement et le couronnement de la langue donnée dans les familles, quand elle est présentée avec le soin amoureux qu'y a mis le P. Girard. Aux langues anciennes, on offre encore un certain culte, le culte qui se rend à d'illustres morts, auxquels on garde un souvenir pieux et respectueux, mais avec lesquels on ne converse point. »

Comme on le voit par ces lignes, l'abbé Lambruschini n'est pas de ceux qui pensent qu'on peut remplacer avantageusement le cours de langue du P. Girard par Lhomond et Julien ou d'autres *grammaires de mots.*

Mais, comme le dit très bien le grand pédagogue de la Toscane, les livres classiques du P. Girard, son Cours de langue et son rapport sur Yverdon, quoique plus spécial en apparence, (on peut ajouter son explication du Plan de Fribourg) sont de ces trésors dont on n'a pas encore compris toute la richesse... C'est de l'or en barres, mais qui aurait besoin d'être encore monnayé... Les paroles des grands maîtres ont parfois de la peine à faire leur chemin...

Mais il est temps de clore notre compte-rendu qui se trouve être plus long que nous n'avions l'intention de le faire. Nous ne

pouvons cependant terminer cet aperçu sur la littérature pédagogique de l'Italie, sans dire un mot de la démission du ministre de l'Instruction publique Correnti, dans l'intelligence, l'activité, l'énergie duquel les feuilles scolaires plaçaient de grandes espérances pour l'introduction de l'enseignement obligatoire, mais qui vient de tomber devant la question de la direction des écoles de l'enseignement moyen qu'il voulait enlever au clergé après avoir fermé déjà les Facultés de théologie qui existaient dans les Universités. L'auteur de ces lignes avoue ne pas comprendre l'utilité pour l'Italie de cette dernière mesure, attendu que des Facultés de théologie patronées par l'Etat offraient bien plus de garanties de tous genres que les enseignements sans contrôle ni garantie qui se donneront dans les séminaires.

A. DAGUET.

Critique historique

L'histoire suisse pour les Ecoles (*Schweizer Geschichte*), de J. C. VOEGELIN. — 6me Edition revue et continuée jusqu'en 1872, par F. Färber. — 240 pages. — Chez F. Schulthess. — Zurich, 1872.

Esquisse d'histoire suisse (*Grundriss der Schweizergeschichte*), à l'usage des Ecoles secondaires et supérieures, par JOH. STRICKLER. — Chez Orell et Füssli. — En deux parties: l'une de 160, l'autre de 352 pages compactes, jusqu'à la Révolution helvétique.

Jusqu'à quel point l'histoire populaire et l'histoire racontée à la jeunesse de nos écoles, en particulier, est-elle tenue de se confirmer aux données de la critique historique? Ne doit-elle pas attendre que cette critique ait dit son dernier mot pour modifier ses récits, selon les résultats des recherches historiques?

Depuis que Kopp de Lucerne a levé l'étendard du criticisme historique et a fait le procès à l'histoire traditionnelle personnifiée en Egide Tschudi et en Jean de Muller, qui en a été le plus brillant et le plus philosophique représentant, que de faits ont été scrutés, que de traditions ont été attaquées et que de traits héroïques ont été mis en question? Les origines de la Confédération, en particulier, ont été l'objet d'une controverse et d'études contradictoires de la part des *Geschichtforscher* ou érudits et critiques historiques. Ces études et ces controverses d'abord à peu près circonscrites dans la Suisse allemande, ont été naturalisées, sinon popularisées dans la Suisse romande, par M. Rilliet de Candolle, dans un savant et lumineux livre où l'auteur a nettement et impitoyablement séparé l'histoire de la Légende, ou de ce qu'il envisage comme tel.

Mais il s'en faut bien que le travail de l'Ecole critique, en déblayant le terrain de l'histoire de traditions fausses ou incertaines, de contradictions manifestes et de patriotiques falsifications, ait été toujours très-heureux dans ses tentatives de reconstruction historique; qu'elle ne se soit jamais laissé en-

traîner au-delà du but, et n'ait pas manifesté à l'endroit des droits et prétentions de la Maison de Habsbourg, le même et partial système d'apologie qu'elle reprochait avec raison aux anciens historiens, ou d'avoir pratiqué très-largement en faveur de nos ancêtres.

L'esprit de critique une fois éveillé, n'est-on pas allé trop loin dans cette voie en s'attaquant même à des faits attestés par des témoignages contemporains comme la participation de Rodolphe d'Erlach à la bataille de Laupen? L'acte héroïque de Winkelried n'a-t-il pas eu aussi à subir quelques assauts de la part des savants autrichiens qui, à la suite des savants suisses, se sont mis à éplucher nos annales et à en soumettre les plus glorieuses scènes au scalpel de ce criticisme raffiné introduit par les philosophes et les théologiens de l'Ecole hégélienne. Heureusement, en ce qui concerne le héros et le martyr de Sempach, qu'une Chronique du 15e siècle a été découverte à point nommé pour épargner à nous et à lui l'outrage d'une négation sacrilége. Jamais, il faut bien l'espérer, nous ne verrons se produire dans le champ de l'histoire nationale ces étranges revirements de systèmes dont nous a donné l'exemple une curieuse exégèse qui nie une année l'authenticité d'un Evangile, pour en reconnaître l'année suivante l'authenticité totale ou partielle, sauf à revenir à de nouvelles affirmations ou dénégations contraires.

La vérité complète et absolue, nous le reconnaissons, et nous n'avons jamais cessé de le proclamer depuis que nous tenons une plume, est le but que doit se proposer l'historien. « L'histoire, nous l'avons répété plus d'une fois après M. Monnard, doit la vérité au peuple, dût-elle effacer une auréole sur le front de la nation. » Nous ne nous sommes pas contenté de le dire; nous l'avons mis en pratique à nos périls et risques, longtemps avant que certains contradicteurs eussent paru à l'horizon. Mais si l'histoire sérieuse a le devoir de rechercher la vérité et de la dire telle qu'elle est, s'ensuit-il qu'un historien suisse doive abandonner les traditions de ses pères de gaîté de cœur et avant d'être arrivé à la pleine conviction de l'inconsistance et de la fausseté de ces traditions?

L'histoire pour le peuple suisse a toujours été l'Ecole du patriotisme. Il ne faut pas donc jouer avec ce sentiment sacré, et une grande réserve est nécessaire quand il s'agit de rectifier certains faits dans le champ de la littérature historique destinée à la jeunesse et au grand public, parce qu'une fois que vous aurez démoli la croyance de la jeunesse et celle du peuple à quelques-unes des traditions qui lui sont les plus chères et qui symbolisent à ses yeux la liberté, l'indépendance, les vertus républicaines, vous aurez détruit toute espèce de foi historique et patriotique. Les distinctions subtiles des dialecticiens historiques, habiles à fendre un cheveu en quatre comme les Casuistes de triste mémoire avec leurs distinguo et subdistinguo, ne sont pas l'affaire des masses. Il y a plus.

La légende historique et le Mythe ou fable ne sont pas synonymes. La lé-

gende qui se forme autour d'un fait ou d'un nom a souvent une signification profonde; elle est l'expression d'un sentiment vrai et a volontiers un fond réel qu'il faut savoir retrouver sous les broderies et les enjolivures plus ou moins poétiques dont l'a orné l'imagination populaire.

Ces considérations, plutôt qu'une pensée de spéculation ont animé plusieurs des auteurs d'abrégés d'histoire, composés à l'usage des Ecoles. Ces Abrégés sont nombreux dans la Suisse allemande. Celui que nous annonçons aujourd'hui et qui en est à sa 6me édition, est l'un des plus populaires. L'auteur, M. Vœgelin, enseignait à Zurich, terre toute germanique par la pensée, et où la science comme la littérature allemande ont toujours été en honneur. Son continuateur, M. Färber, ne doit pas être étranger non plus à cette science, et ces deux écrivains n'ont pas hésité à se ranger sous la bannière de l'Ecole traditionnelle. Les origines de la Confédération sont racontées comme elles l'ont toujours été, même *sans aucun correctif ni précaution oratoire quelconque*.

La fameuse victoire de Diviko même que les anciens historiens plaçaient sur les bords du Léman, et que le célèbre épigraphiste Mommsen, appuyé sur les meilleures leçons de Tite-Live, a placée en Saintonge, près de l'Océan (on a lu Léman pour Océan), M. Vögelin ou son continuateur la place comme Muller sur les bords du Léman dans ces termes: « Les Helvètes, commandés par leur héroïque chef Divikon, gagnèrent une grande bataille aux « bords du Léman. » (Page 5.)

Le serment du Grütli est décrit avec la bonhomie de l'ancienne histoire et les couleurs qu'a données à cet acte solennel le grand historien Jean de Muller. Les récits de Vœgelin et de Färber sont empreints de la noble simplicité qui convient à un ouvrage populaire, et à laquelle la langue allemande se prête mieux que la nôtre, toujours un peu cérémonieuse et aristocratique. Un esprit de sagesse et de modération a présidé à la composition de ce livre où les événements politiques et les luttes religieuses sont objectivement exposées, *sine odio et irâ*. Une chose manque, selon nous, à cet abrégé: le tableau de la vie intellectuelle et économique du peuple suisse. Mais tel que, le volume a déjà 242 pages.

D'un tout autre genre est le second ouvrage que nous annonçons, celui que M. Johann Strickler a intitulé: *Grundriss* ou esquisse de l'histoire suisse à l'usage des écoles secondaires et supérieures. *(A suivre.)*

CORRESPONDANCE.

Aigle, le 21 mai 1871.

Si vous jugez que la question suivante, tirée d'un journal français, la *Re-*

naissance, assez peu répandu en Suisse, surtout parmi les régents, mérite les honneurs de la réproduction et intéresse vos lecteurs, publiez-la.

De qui est la pensée: « L'univers est une sphère dont le centre est partout, et la circonférence nulle part? »

Voici la réponse telle que la donne le journal cité:

« Cette pensée n'est pas de Pascal. On la trouve déjà dans un célèbre écrivain du XVI^e^ siècle. Et quel? François Rabelais, ne vous déplaise. Je lis dans *Pantagruel*, livre III, chapitre XIII:

« De là, l'âme reçoit participation insigne de sa prime et divine origine, et est en contemplation de cette infinie sphère, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence point. (C'est Dieu selon la doctrine de Hermès Trismegistus...) »

Plus loin, vers la fin de l'épopée bouffonne, livre V, ch. XLVII, on trouve encore: « Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle, de laquelle en touts lieux en le centre, en n'ha en aulcun circonférence, que nous appelons Dieu. » Les deux passages sont concluants.

Ce qu'entend Rabelais par ces mots: « selon la doctrine de Hermès Trismegistus, » je l'ignore. Est-ce moquerie rabelaisienne? Est-ce science réelle? je ne sais, n'étant point érudit. La pensée serait-elle antérieure à Rabelais? Pourquoi non, d'ailleurs: *Nihil novum*... Mais qu'importe cela? l'essentiel est d'être impartial. Donnons à César ce qui appartient à César... Mais ôtons à Pascal ce qui n'est pas à Pascal. Ce sera justice.

ETIENNE DUPUIS.

Pour copie conforme,
GEORGES COLOMB, *régent.*

Pour ceux qui ne possèdent pas le Dictionnaire de Littré, la question suivante tirée du même journal peut présenter quelque intérêt:

« Connaît-on l'étymologie du mot *Pékin?* Ce mot, comme on sait, désignant tout ce qui n'est pas militaire, est, si l'on en croit Talleyrand, synonyme de *civil*. D'où on écrit *Pékin* ou *Péquin*. Les raisons de l'orthographe adoptée? »

LE MÊME.

PARTIE PRATIQUE

Question de littérature

Dans la séance de la convention du 10 avril 1793, le fameux Danton harcelé par les Girondins, s'écria: « Je me suis retranché dans la citadelle de la Rai- « son, j'en sortirai avec le canon de la Vérité et je pulvériserai les scélérats « qui ont voulu m'accuser. »

Qu'y a-t-il à reprendre *au point de vue littéraire* dans cet échantillon de la littérature ou de l'éloquence révolutionnaire?

Notre grand poète et savant national, Albert de Haller, mort à Berne en 1777 (il n'y a donc pas encore un siècle), se sert dans son admirable poème des Alpes de cette expression: *Das Geschütz, Bruder des Donners*, que je rend en français par: *le Canon, frère du Tonnerre.* On ne pourrait évidemment pas traduire par l'artillerie sœur du tonnerre, ni par l'artillerie frère du tonnerre. Cette expression admirée par Sulzer dans son Esthétique et citée même comme exemple de sublime dans l'image, pourquoi a-t-elle été trouvée de mauvais goût et déplacée par des critiques compétents ?

Sur les adjectifs qui, comme grand, *avait anciennement les deux genres* (1).

La question soulevée par votre collaborateur, M. Rollier, à propos des expressions telles que *grand'mère, grand'faim,* etc., n'est pas nouvelle pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les travaux de la philologie moderne. Il y a bien longtemps que l'emploi abusif de l'apostrophe dans les expressions de ce genre a été signalé par M. le professeur Ayer dans sa *Grammaire française* (p. 159), publiée en 1851 et aujourd'hui épuisée. Au reste, voici comment ce grammairien résume toute cette intéressante question dans son *Cours gradué de langue française*, manuel du maître (1870) :

« Dans certaines locutions encore usitées, on est frappé de l'association d'un adjectif masculin avec un substantif féminin. Ainsi on dit encore *grand' mère, grand'rue ;* on dit, en style de palais, *lettres royaux ;* on dit *fonts baptismaux* ; or, *fonts* pour (fontaines) était féminin. Cette apparente anomalie vient de ce que les adjectifs de l'ancien français suivaient en tout point les adjectifs latins, c'est-à-dire que les adjectifs qui avaient chez les Romains une terminaison pour le masculin et une pour le féminin, *bonus-bona*, avaient aussi deux terminaisons en français ; et que ceux qui en avaient seulement une pour ces deux genres, comme *grandis* (homo *grandis*, femina *grandis*), *fortis, prudens, mortalis, vilis*, etc , n'en avaient qu'une en français; on disait au 13me siècle, une *grand* femme, une âme mortel, etc. Plus tard on a étendu la même distinction du masculin et du féminin à tous les adjectifs, quelle que fût en latin la ressemblance ou la différence des genres et, contrairement à l'étymologie, on a écrit *grande, mortelle*, comme on écrivait *bonne*, etc. Cependant une trace de la formation primitive est restée dans les expressions *grand mère, grand tante, grand rue, grand route, grand messe, grand pitié, grand peine, grand merci, grand ferme, grand chose,* ainsi que dans quelques noms propres, comme *Rochefort*. Les grammairiens ont montré, sur ce point comme sur tant d'autres, combien ils ignorent l'histoire de notre langue; ils ont prescrit d'écrire avec une apostrophe, *grand'mère, grand'route*, etc. » (*Cours gradué*, p. 95.)

La distinction établie ici à propos des adjectifs, M. Ayer l'applique aux adverbes en *ment*. « Dans les anciens adverbes de manière, formés des ad-

(1) On nous communique les lignes suivantes pour faire suite à l'article de M. Rollier.

jectifs qui avaient une seule terminaison pour les deux genres, le suffixe *ment* n'est jamais précédé de l'*e* muet, caractéristique ordinaire du féminin. On disait *fortment*, *grandment*, *loyalment*, *vilment*. Dans la dernière moitié du 14e siècle, lorsque les tendances de régularisation des formes grammaticales eurent fait ajouter un *e* muet au féminin de ces sortes d'adjectifs, les mêmes tendances firent adopter les nouvelles formes féminines dans la composition des adverbes de manière. On eut alors pour le féminin *forte*, *grande*, *loyale*, *vile*, dont on forma les adverbes *fortement*, *grandement*, *loyalement*, *vilement*. Toutefois, il nous est resté quelques traces de l'ancien usage : nous disons *gentiment*, et non pas *gentillement*, et les adjectifs en *ant* et en *ent*, qui étaient autrefois du nombre de ceux qui avaient les deux genres, ne prennent pas l'*e* muet devant le suffixe adverbial *ment;* ainsi *patient* fait *patiemment* et non pas *patientement*. » « *Cours gradué*, p. 169.)

On voit, par cet exemple, quels services la méthode historique peut rendre à l'étude raisonnée de la langue. Cette méthode, qui a été appliquée pour la fois par le célèbre Diez aux langues nées du latin, a pris, depuis peu une certaine faveur en France, grâce aux travaux de Littré, Michel Bréal, Brachet, etc. L'ouvrage de M. Ayer est fort apprécié par ces savants; M. Brachet l'appelle un *livre excellent*, et M. Diez a écrit que M. Ayer « a enrichi la philologie romane d'un ouvrage qui, par la clarté de l'exposition et la solidité des idées, est appelé à rendre de grands services à cette science. »

POÉSIE

LE CERISIER

(D'après une poésie allémanique de Hebel (1).

Un jour, le Dieu du ciel dit au printemps nouveau:
« Va-t'en mettre la table au petit vermisseau. »
Alors les cerisiers, se couvrant de feuillage,
Agitèrent gaîment leur flexible branchage;

Et l'on vit de son œuf sortir le petit ver,
Tout heureux de quitter son long sommeil d'hiver:
Bon Dieu! comme il s'étend ! comme il ouvre la bouche,
Et se plaît à goûter chaque feuille qu'il touche!

(1) Jean-Pierre Hébel, poète populaire le plus excellent peut-être qui ait vécu, naquit à Bâle le 11 mai 1770, si l'on peut se rapporter à l'inscription que porte, dans cette ville, une maison du faubourg Neuf, autrement dit : rue de Hébel. Il était d'un petit village situé non loin de la ville de Schopfheim, dans le grand-duché de Bade, fut successivement régent, professeur, pasteur, conseiller ecclésiastique, et mourut à Carlsruhe, le 12 septembre 1826. Ses poésies, écrites en langue allémanique, c'est-à-dire dans le dialecte de son pays, ont un caractère de naïveté que le patois seul peut exprimer si bien. Il y a peut-être de la témérité à vouloir le traduire en français. J'essaie. — (*Note du traducteur.*) — Les poésies allémaniques ont été traduites en français par un littérateur français bien connu en Suisse, M. Buchon. Mais rien de plus instructif que de comparer les traductions diverses d'un même morceau.

C'est chère fraîche et tendre: entier à son plaisir,
Il ne se donne pas la peine de choisir,
Et se dit, en sentant son appétit avide:
« Pourrai-je m'arracher à ce repas splendide? »

Plus tard, le bon Dieu dit, en regardant du ciel:
« Mon beau printemps, va, pense à ceux qui font le miel. »
Alors le cerisier, qui n'est point un avare,
De mille blanches fleurs en peu de jours se pare.

Au soleil du matin, bien doux, bien mitonnant,
L'abeille au vol léger arrive en bourdonnant,
Et se dit avec joie: « Ah-ha! la table est mise,
Service en porcelaine! on me traite en marquise!...

Soit, j'accepte sans peine, et je vais m'en donner! »
Sitôt dit, sitôt fait: « Oh! le bon déjeûner!
Café parfait! le sucre en mesure abondante! »
Jugez si de son lot notre abeille est contente.

Quand l'été fut venu, Dieu lui dit doucement:
« Pense aux petits moineaux, et sers-les promptement. »
Alors le cerisier, qui comprend vite, apporte
Ses fruits rouges et blancs, tous d'excellente sorte.

Et le moineau de dire: « Ah! s'il en est ainsi,
Moi, je suis de la fête, et je prends place ici.
Ma force s'en allait; mais Dieu me la renvoie,
Ma voix saura bientôt lui témoigner ma joie. »

L'automne, à son tour, vint; le bon Dieu dit d'en-haut:
« Chacun de ces petits a tout ce qu'il lui faut. » —
Dès lors, le vent fraîchit, descendu des montagnes,
Amenant les frimas dans les vastes campagnes;

On vit du cerisier les feuilles se flétrir,
Et de jaunes débris la terre se couvrir;
Car, ce qu'elle a donné de surplus, mère tendre,
Elle veut le ravoir, pour un jour nous le rendre.

Alors celui qui sait quand revient le printemps,
Dieu, qui veille toujours, dit à la terre: « Attends! »
Le bienfaisant hiver arrive en grand cortége,
Et protége le sol de son manteau de neige.

Frédéric Caumont.

Le Rédacteur en chef, Alex. Daguet.

Genève. — Imp. Taponnier et Studer.